

## KRYSTYNA GAWLIKOWSKA

(Varsovie)

‘Eštar et Ištar à Mari au III<sup>e</sup> millénaire

Le premier monument d'architecture découvert sur le site de Tell Hariri fournissait à l'heureux fouilleur, dès 1934, les moyens d'identifier aussi la ville antique que l'édifice même: c'étaient trois statuettes votives, dédiées par un roi et deux hauts fonctionnaires de Mari à une divinité dans laquelle on a reconnu Ištar<sup>1</sup>.

Le temple, à son dernier état (niveau *a*) dont la destruction se place vers l'époque d'Akkad<sup>2</sup>, comprenait deux cellae, contiguës, mais sans communication entre elles, chacune s'ouvrant sur une cour: la cella 18 et la cour 20 qui y donnait accès depuis le sud sont une adjonction de cette période, alors que la cella 17 et sa cour au nord continuent les installations analogues des niveaux *b* et *c*<sup>3</sup>. Entre celles-ci et le petit temple du niveau *d*, il y avait une solution de continuité<sup>4</sup>. Le mobilier appartient exclusivement à la phase *a*; il se caractérise surtout par la statuaire très nombreuse. Exception faite de plusieurs pièces ensevelies intentionnellement dans une espèce de podium à l'intérieur de la cella 18, les sculptures étaient trouvées éparpillées sur le sol de différentes parties du sanctuaire.

Il m'a paru intéressant d'analyser la répartition de ces trouvailles. La séparation des deux ensembles cultuels réduisait les possibilités des déplacements au hasard lors du pillage du sanctuaire; en effet, l'image obtenue est assez cohérente.

Remarquons d'abord que les statuettes votives recueillies dans la cella 17 sont presque toutes féminines: aux fragments de 25 représentations de femmes s'ajoutent un couple enlacé, deux torsos virils, enfin trois fragments de jupons d'attribution

<sup>1</sup> A. Parrot, *Le temple d'Ishtar*, Paris 1956, p. 1.

<sup>2</sup> Ibid., pp. 40-41; cf. maintenant G. Pettinato, *Relations entre les royaumes d'Ebla et de Mari ...*, "Akkadica" 2, mars-avril 1977, pp. 20-28.

<sup>3</sup> Parrot, op. cit., pp. 12-39 et pl. IV-VIII, surtout pp. 35-39 sur la cella 18 et la cour 20 comme un ensemble séparé.

<sup>4</sup> Ibid., pp. 8-9 et pl. III.

incertaine, bien que classés par A. Parrot parmi la statuaire masculine<sup>5</sup>. Dans la cour 15, devant la cella, on a retrouvé les fragments de cinq statuettes féminines et d'un couple<sup>6</sup>.

En revanche, la favissa de la cella 18 a conservé neuf fragments de statuettes d'hommes et une seule tête de femme, ainsi qu'un fragment du bas d'une robe, probablement d'une femme<sup>7</sup>. Sur le sol de cette pièce, sept fragments d'ex-votos d'hommes anonymes et la statuette du "meunier" Idi-Narum ont été retrouvés en compagnie de trois statuettes féminines<sup>8</sup>; dans la cour 20 (dont les limites sont mal définies) donnant sur cette pièce, deux statuettes inscrites, celles du roi Lamgi-Mari et de l'intendant Ebiḥ-II, ainsi que neuf fragments anépigraphes d'effigies d'hommes se retrouvaient avec neuf fragments de la statuaire féminine<sup>9</sup>.

Il semble donc que les trouvailles permettent d'entrevoir deux aspects du culte, l'un plus exclusivement pratiqué par les femmes. Une telle distinction est d'ailleurs suggérée par l'existence de deux cellae indépendantes. Les trois inscriptions se rapportent toutes à la cella 18 et définissent le culte qui lui était particulier.

La divinité est désignée dans ces textes par les idéogrammes "INNIN.UŠ; Fr. Thureau-Dangin, le premier à les publier<sup>10</sup>, admettait la lecture sémitique du nom, à savoir Ištar, le dernier signe indiquant le caractère masculin du personnage; dans la publication définitive, A. Parrot traduit donc "Ištar virile (?)". D'autres ont développé l'idée de Thureau-Dangin, en rappelant le double caractère de la planète Vénus chez les Sémites occidentaux; l'étoile d'Ištar apparaît chez ces peuples tantôt sous une forme mâle ('Attar, étoile du matin), tantôt féminine ('Attart, étoile du soir)<sup>11</sup>. Le caractère astral de la divinité est cependant secondaire pour certains<sup>12</sup>, et les preuves de son "ambivalence sexuelle" sont très discutables: des noms propres invoqués établissent plutôt un rapport affectif entre la divinité et le fidèle, tels en ougaritique 'ttr-ab et 'ttr-um, "'Attar est père" et

<sup>5</sup> Ibid., p. 84 sq., n<sup>os</sup> 37, 38, 46, 51, 52, 54, 55 (à l'extérieur) 58, 59, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 79, 81, 82, 87 (à l'extérieur), 91, 105, 106, 110, 111; couple, p. 102, n<sup>o</sup> 83; fragments incertains, p. 83, n<sup>os</sup> 31, 32, 36 (cf. pl. XXXV), 199, 194, 302; torsos d'homme, p. 81, n<sup>os</sup> 24, 33.

<sup>6</sup> Ibid., n<sup>os</sup> 42, 47, 49, 72, 107; couple, p. 106, n<sup>o</sup> 86.

<sup>7</sup> Ibid., p. 74 sq., n<sup>os</sup> 5, 6, 7, 8, 9, 11, 20, 28, 29; tête de femme, n<sup>o</sup> 44; fragment incertain n<sup>os</sup> 90.

<sup>8</sup> Idi-Narum, *ibid.*, p. 71, n<sup>o</sup> 3; p. 80 sq., n<sup>os</sup> 21, 22, 23, 25, 26, 100, 101; femmes, p. 95 sq., n<sup>os</sup> 56, 75, 78.

<sup>9</sup> Ibid., p. 68 sq., n<sup>os</sup> 1, 2, 4, 10, 15, 16, 17, 27, 30, 35, 104; femmes, p. 90 sq., n<sup>os</sup> 45, 50, 60, 62, 69, 70, 71, 73, 74.

<sup>10</sup> Fr. Thureau-Dangin, *Inscriptions votives sur des statuettes de Ma'eri*, RA 31, 1934, pp. 137-143.

<sup>11</sup> Sur "l'ambivalence", cf. J. Bottéro dans *Le antiche divinità semitiche*, Rome 1958, pp. 40-41; M. J. Dahood, *ibid.*, pp. 87-89; contre cette idée: S. Moscati, *ibid.*, p. 125.

<sup>12</sup> A. Caquot, *Le dieu 'Athtar et les textes de Ras Shamra*, "Syria" 35, 1958, pp. 45-60, surtout 57-59.

“Attar est mère”, ou l'accadien *Ešdar-muti*, “Ištar est mon époux”, loin d'évoquer un trait de la personnalité divine<sup>13</sup>. Ce qui est certain, ce qu'Ištar mésopotamienne est “la déesse” par excellence, alors que Attar sud-arabique et ougaritique, Aštar moabite ou Attar araméen sont autant de noms d'un dieu dont la déesse Attar ou Aštar est bien distincte<sup>14</sup>. Le vrai problème n'est donc pas le prétendu caractère androgyne de la divinité, mais l'opposition entre la situation mésopotamienne et celle du domaine ouest-sémitique.

Mari à l'époque présargonique relève de ce dernier; depuis les découvertes d'Ebla tout porte à croire qu'on y parlait un dialecte ouest-sémitique apparenté à l'éblaïte<sup>15</sup>. On y retrouve une déesse appelée Eštarat (écrit *Eš<sub>4</sub>-dar-ra-at* ou *NIN.da-ra-at* qui disposait d'un temple à part; depuis longtemps, l'on a reconnu en elle Attar ouest-sémitique<sup>16</sup>. Il ne me paraît pas possible d'échapper à la conclusion que “Ištar virile” représente un dieu homonyme de l'un des noms d'Inanna et distingué par l'idéogramme UŠ: c'est précisément Attar ouest-sémitique, celui qui n'était jusqu'ici attesté que mille ans plus tard à Ugarit. C'est lui qui recevait le culte dans la cella 18 du temple dit d'Ištar, comme en témoigne la statuaire.

Le temple a été détruit à la fin de l'époque présargonique. L'intérieur de ce qui en restait debout rempli de briques, un nombre important de puisards ou de silos a été creusé dans cette masse compacte contiguë au rempart<sup>17</sup>. Rien ne corrobore l'hypothèse de la reconstruction du sanctuaire; A. Parrot invoque à ce propos le rituel du temple d'Ištar trouvé dans le palais royal<sup>18</sup>, mais rien ne dit que c'était précisément cet édifice; les fragments de la statuaire en diorite, retrouvés à la surface et dans un puits, n'apportent rien sur le caractère du monument où les statues avaient trouvé place, ni même la certitude qu'il se trouvait au même endroit. En somme, il n'est pas prouvé que le temple ait été reconstruit, et à plus forte raison qu'il ait été consacré à Ištar.

<sup>13</sup> Cf. F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, Rome 1967, pp. 113-114 (cf. *adamu-ummu*, “Le Seigneur est mère”); J. Bottéro, loc. cit.; cf. B. Meissner, *Babylonien und Assyrien* II, 1925, pp. 27-28, citant un texte plus tardif sur Ištar “barbue comme Assur”, J. A. Craig, *Assyrian and Babylonian Religious Texts* I, 7, 6.

<sup>14</sup> Cf. A. Caquot, op. cit.; M. H. Pope, dans W. H. Haussig, *Götter und Mythen im Vorderen Orient*, Stuttgart 1965, pp. 249-252; M. Höfner, ibid., pp. 497-501; J. Gray, *JNES* 8, 1949, pp. 74-83; G. Garbini, *RSO* 35, 1960, pp. 25-28; J. Roberts, *The Earliest Semitic Pantheon*, Baltimore 1972, pp. 37-40.

<sup>15</sup> Cf. I. J. Gelb, *Thoughts about Ibla: a Preliminary Evaluation, March 1977*, dans *Syro-Mesopotamian Studies* 1, 1977.

<sup>16</sup> A. Parrot, *Les temples d'Ishtar et de Ninni-Zaza*, Paris 1967, pp. 17-21; pour le nom, G. Dossin, ibid., pp. 307 et 330; cf. J. Bottéro, op. cit., p. 42; D. O. Edzard, *Pantheon und Kult in Mari*, in: *XV<sup>e</sup> Rencontre Assyriologique*, Liège 1967, p. 53.

<sup>17</sup> A. Parrot, *Le temple d'Ishtar*, pp. 42-47, cf. pl. VIII et X, 2, pour l'emplacement des puisards.

<sup>18</sup> G. Dossin, *RA* 35, 1938, pp. 1-13.

Si <sup>4</sup>INNIN.UŠ est à lire 'Eštar<sup>19</sup>, il va sans dire que le nom d'Ištar devait être déjà fort répandu en Mésopotamie, pour que l'idéogramme de la déesse puisse servir à désigner un autre dieu au nom semblable. Le problème étymologique reste entier<sup>20</sup>, mais nous gagnons du même coup le plus ancien témoignage sur Ištar accadienne et sur un dieu ouest-sémitique, qui se rencontrent à la frontière de la Syrie et de la Mésopotamie, leurs domaines respectifs.

Un autre temple présargonique, contigu à celui de 'Eštarat et beaucoup plus grand que ceux des deux divinités occidentales, était consacré à une déesse dont le nom s'écrivait en idéogrammes <sup>4</sup>INNIN.ZA.ZA. On ne voit pas à quoi pourrait correspondre l'élément ZA.ZA en tant que complément phonétique; on s'arrêtera par contre sur la valeur numérique "huit", en suivant une suggestion de G. Dossin<sup>21</sup>. Le texte de fondation du sanctuaire appelle la déesse Nina<sup>22</sup>, ce qui ne semble qu'une forme de Innin/Inanna. C'est donc apparemment Inanna — Ištar mésopotamienne. Un autre texte emploie la graphie <sup>4</sup>INNIN.GIŠ.TIR qui peut se traduire "Innin de la forêt", à moins qu'elle n'établisse la correspondance Innin — Gištir (pour Ištar)<sup>23</sup>. Dans la première hypothèse, ce nom correspondrait à INNIN.ZAR.bat, attesté à la même époque, et plus tard comme INNIN.sârbât ou Belet-serbi, "la Dame du peuplier (*populus Euphratica*)", le seul nom écrit avec le sumérogramme INNIN qui soit attesté à la fois à l'époque présargonique et à celle des *šakkanakku*<sup>24</sup>.

Il me semble donc possible d'affirmer qu'à Mari présargonique le culte de Innin — Ištar mésopotamienne coexistait avec ceux de 'Eštarat et de 'Eštar syriens. Le culte de 'Eštar était célébré, peut-être avec une divinité associée, dans le temple jusqu'ici identifié comme appartenant à Ištar. Les trois sanctuaires furent détruits et abandonnés en même temps.

<sup>19</sup> Pour le passage 'a > 'e à Ebla et Mari, cf. Gelb, op. cit., p. 26.

<sup>20</sup> Cf. G. Rycmans, 'Attar — Ištar, nom sumérien ou sémitique?', dans: *M. v. Wissmann-Festschrift*, 1962, p. 186 sq.; G. Dossin, op. cit., p. 330.

<sup>21</sup> G. Dossin, op. cit., p. 310 (pour l'étoile de 8 rayons, symbole d'Ištar).

<sup>22</sup> Ibid., pp. 317-318, n° 10.

<sup>23</sup> Ibid., pp. 319-320, n° 12.

<sup>24</sup> D. O. Edzard, op. cit., pp. 53 et 58; cf. I. J. Gelb, *RA* 50, 1956, pp. 1-10, et H. Limet, *ARM* XIX, 1976, pp. 7-10, pour la date de ce texte.